

LE CRIME DES FEMMES

XI

LES NYMPHES DES EAUX

(Suite)

Les adieux d'Augustine à son mari furent rapides et froids. Elle avait hâte de quitter la maison, et courait à Ems comme une vengeance. Elle y arriva par une belle matinée de juillet. Les marionniers de l'avenue étalaient leurs cônes de fleurs roses ; les buveurs et les buveuses d'eau se promenaient sous la galerie ; l'orchestre exécutait le choral de Luther. Augustine descendit à l'hôtel des Quatre-Saisons, s'habilla et déjeûna sur la terrasse, souriant aux collines couvertes de sapinières et regardant voguer l'escadre de cygnes sur les flots bleus de la Lahn. Dans l'après-midi, elle alla voir la comtesse de Maisonfort et serrer la main de la femme de Gustave Thiébaud. A l'heure du concert, Augustina s'arma de pied en cap pour soutenir une lutte de coquetterie avec la fine fleur de l'élégance française et étrangère. Lorsqu'elle parut, irréprochablement habillée, la tête haute, le sourire aux lèvres, tous les yeux se tournèrent de son côté, et son triomphe dut suffire à sa vanité. Madame de Maisonfort la présenta à un groupe choisi ; et, au bout d'une semaine, Augustine eut des relations et une véritable cour. On l'admit dans un club de femmes appelé le *Club des Lucioles*, et composé en grande partie de belles et nobles étrangères.

La princesse Varvara Barninski régnait sur ses compatriotes. Maïa Neriskine, Douchinka Labanof, ses amies et leurs maris se prétaient volontiers à ses caprices. Elle organisait les bals particuliers, les comédies de salon, indiquait le but des promenades. Madame Courcy se lia vite avec ces jeunes femmes, sans se demander si leurs immenses fortunes ne leur permettaient pas des folies que sa situation relativement modeste lui devait interdire. Le feu ayant dévoré un village voisin de Lahneck, Varvara décida qu'il fallait donner une représentation théâtrale au profit des incendiés.

« J'ai vu, dit la princesse, sur la liste des étrangers, le nom d'un peintre de grand talent, Gustave Thiébaud ; il nous dessinera nos costumes. »

— Il a peint le rideau de mon théâtre aux Haussos ; je le connais ainsi que sa femme, j'arrangerai cette affaire.

— Que jouerons-nous ? demanda la blonde Douchinka.

— Un proverbe de Musset, dit madame Labanof.

— Le *Moineau de Lesbie*, s'écria la comtesse Neriskine.

— Non pas ! non pas ! dit le prince Serge Orlov, il faut mieux que cela. Nous prions Cornille Rolland, le vaudevilliste, d'écrire pour nous une sorte de féerie sous ce titre : *Les Nymphes des Eaux*, et le maestro Offenbach réchauffera les couplets des grelots de sa musique.

Gustave Thiébaud voulut d'abord refuser de dessiner les costumes ; Néra, sa femme, l'exigea ; on lui avait promis un rôle dans la pièce ; elle tenait à s'y faire applaudir.

Le lendemain, Gustave termina ses dernières aquarelles. Chacune des quatre actrices devait représenter une des trois sources d'Ems ; la dernière, la déesse Hygie. Le costume de la rivale d'Esculape effaroucha madame Neriskine.

« Je le garde, » dit Varvara, en y ajoutant des guirlandes.

Thiébaud négocia la question du vaudeville avec le librettiste. Celui-ci était en train de se décaver et parlait de partir le lendemain.

« Reste, lui dit Gustave, écris en trois jours la pièce pour les belles dames du *Club des Lucioles*, et tu recevras quatre mille francs. »

— Tu me sauvas la vie ; je cours m'enfermer chez moi et travailler. »

Cornille Rolland fut exact, ce qui est rare chez les hommes de lettres. Sa pièce obtint un grand succès de lecture. On écrivit à Paris à des faiseurs, en envoyant les dessins et les costumes, et bientôt les conversations des baigneurs roulèrent sur les représentations prochaines des *Nymphes des Eaux*.

Le prince Serge refusa de jouer, mais il se chargea de diriger les répétitions.

Le soir de la première, les serres des jardins de Flora ne contenaient plus une rose. Les actrices jouèrent avec une crânerie charmante ; Varvara se montra plein d'entrain ; la beauté d'Augustine obtint un succès unanime, et Néra Thiébaud dut être satisfaite de l'impression qu'elle produisit.

Comme madame Courcy rentrait, chargée de bouquets, dans les coulisses du théâtre, le prince lui dit presque bas :

« Si j'étais votre mari et que je vous visse jouer ainsi la comédie, je vous tuerais. »

— Fi ! le coaque ! » répondit la jeune femme en riant.

Le lendemain, un photographe reproduisit les actrices de la féerie dans leurs costumes, l'imprimeur français d'Ems tira sur papier de Hollande la pièce de Cornille Rolland, puis feuilles et portraits furent expédiés à Vienne pour être reliés par Klein.

Augustine passait chaque jour d'une distraction à une autre, d'un bal à une promenade en barque, d'une course à cheval à un concert. Le

prince Orlov ne lui adressait jamais de compliments, mais il ne la quittait guère, se plaçant toujours à ses côtés pour l'entendre, en face d'elle pour la voir.

Augustine trouvait une vaniteuse satisfaction à occuper cet homme, dont les aventures diverses avaient eu beaucoup de retentissement. On racontait une foule de drames dont il avait été le héros. On citait de lui des traits de folle bravoure et de cruauté sauvage. Il inspirait la curiosité, sa beauté même était bizarre et pleine de contrastes : un front haut et pur, des yeux froids, mais dont l'expression glaciale semblait produite par un effort de volonté ; une bouche fière, cruelle ; des mains fines et nerveuses. Sa voix, incisive, pouvait descendre jusqu'à la tendresse. Avec son grand air, ce que l'on savait de sa vie, Serge Orlov était fait pour occuper la pensée d'une femme. Certes, Augustine ne songeait nullement à tromper son mari, mais se laisser courtoiser, inspirer une grande passion, semble le complément de la vie des eaux.

Varvara était assez l'amie du prince pour l'interroger au sujet de madame Courcy ; Orlov se défendit mollement de l'aimer, puis il finit par répondre :

« Quand ce serait ? »

— Et Augustine, vous aimez-t-elle ?

— Je ne crois pas, dit le prince avec sincérité.

— Mais alors ?

— Je l'inquiète, il suffit.

— Qu'attendez-vous pour vous déclarer ?

— Qu'elle soit malheureuse. »

Augustine, qui entraînait, entendit cette dernière phrase ; elle reçut un choc violent de cette parole inspirée par une sympathie sincère ou une tactique habile, mais elle ne put définir lequel de ces deux mobiles inspirait le prince Orlov.

Augustine habitait Ems depuis six semaines ; il fallait, en dépit du plaisir et des beaux jours, songer au départ. A cette pensée, un frisson courait sur ses épaules. S'enterrer dans un village, y rester, y vivre ! Une distraction passagère ne suffisait plus à madame Courcy, il en fallait chaque jour une nouvelle. Alors elle se promettait de passer l'hiver à Paris. Là, elle retrouverait Varvara, madame Lebonof, Maïa Neriskine, le prince Serge... Peut-être saurait-elle alors le secret de cet être si calme en apparence, mais en réalité si fort, si ardent, si pervers peut-être. Elle se souvenait des héros de romans dont elle avait rêvé : Lara, Werther, Manired, qui gardaient la nuit dans leurs yeux, et peut-être du sang aux mains... Aucun ne ressemblait au prince ; ni Stenio le poète, ni Jacques, ni Léon-Léoni, ces immortels du génie.

Le champ de l'inconnu ouvrait devant elle ses étranges enchantements. Parfois, Augustine avait cru saisir un éclair dans les yeux de Serge, une vibration dans sa voix ; elle s'imaginait qu'en passant près d'elle, il avait serré les plis de sa robe ; une seconde après, le regard retrouvait sa limpidité de cristal, la voix, son timbre mordant, et la main nerveuse se perdait dans la barbe soyeuse avec la même nonchalance.

La frivolité des nouvelles relations d'Augustine l'empêcha de voir fréquemment madame de Maisonfort pendant la fin de son séjour à Ems. Solange était trop sérieuse pour accepter des amitiés éphémères ; la légèreté des femmes composant le *Club des Lucioles* la repoussait d'instinct. Elle tenta plus d'une fois de donner des conseils à madame Courcy ; Augustine rit d'abord des avis de son amie, puis elle s'en offensa.

« Mon amie, dit M. de Maisonfort à sa femme, qui lui parlait d'Augustine avec tristesse, madame Courcy a été mal élevée. M. Meillac a eu le grand tort de confier l'éducation de sa fille à des étrangers, et de la faire élever dans un milieu trop opulent. Cette jeune femme n'a peut-être pas d'autre défaut que celui d'éprouver un perpétuel besoin de dépenser de l'argent et de se faire remarquer par son élégance, mais à notre époque, ce défaut atteint les proportions d'un vice. »

« Le luxe des femmes perd plus de ménages que toutes les autres passions. Il y a vingt ans, on cherchait dans les égarements du cœur le relâchement des liens de famille, aujourd'hui la femme se ruine en quelques années et roule, Dieu sait où. Aucune fortune ne résiste à ce dissolvant qu'on appelle le gaspillage des femmes. En venant ici pour deux mois de l'été, nous faisons une chose simple et logique ; ce voyage ne prend rien à notre budget ordinaire ; cette dépense est prévue et ne grève point notre hiver ; mais tu serais effrayée si tu savais le secret de la plupart des familles qui se pressent ici. Combien de mères y amènent leurs filles dans l'espoir de leur trouver un mari ; que de ménages à demi-ruinés demandant au jeu une suprême ressource ! Parmi les femmes qui se promènent le soir sur la terrasse, combien ont rogné sur toutes les dépenses de l'année, afin de dire à leurs amis cette phrase devenue obligatoire au mois de juillet : « Je vais aux eaux. »

« La villégiature à Vichy, Baden, Hambourg est devenue un impôt annuel. Le négociant risque sa caisse sur le tapis vert ; les femmes prennent des habitudes de coquetterie ; celles dont le mari ne peut quitter Paris se risquent seules ou accompagnées d'une amie, au milieu d'une société composée d'éléments hétérogènes. Sur certaines natures, l'action passagère exercée par ce milieu reste sans influences graves ; sur les caractères faibles, jaloux et vaniteux, elle est terrible. Rien ne pouvait devenir plus préjudiciable à madame Courcy que ce voyage à Ems... Il me semble que les relations légères nouées ici par elle l'empêcheront de la recevoir fréquemment à Paris. »

— Si je pouvais lui être utile !

— Ma chère Solange, madame Courcy a dans l'imagination des travers qui la mèneront loin. Pour satisfaire sa soif de luxe, elle a épousé un mari de beaucoup plus âgé qu'elle ; pour satisfaire ses fantaisies mondaines, elle risquera jusqu'à l'honneur de son mari. »

Solange s'attrista de la logique de M. de Maisonfort, mais elle en comprit la sagesse, et y céda sans rien laisser voir à Augustine qui fut capable de la froisser.

Cependant Maïa, Douchinka, Varvara n'étaient pas pour Augustine d'aussi dangereuses conseillères que la femme de Gustave Thiébaud. Les premières se montraient follement dissimulées ; la légèreté de leur nature et leur qualité d'étrangères jetait un voile de grâce sur leurs excentricités. Mais Néra cachait ses vices comme une touffe d'herbes dérobe une nichée de vipères. Quand elle vint à Ems, sa bourse était peu remplie, le gain du jeu la gonfla d'abord ; elle perdit ensuite, regagna, s'acharna à cette lutte irritante, inégale, entre la volonté et le hasard. A peine les salons s'ouvraient-ils que Néra, ses cartes en main, s'occupait à marquer les coups, en supplantant des martingales fantastiques. Elle quittait le plus souvent la table de jeu, dépitée, l'œil rouge, courant chercher Gustave, à qui elle redemandait de l'argent. S'il lui en refusait, elle bouillait toute la journée.

Un jour, elle dit à Augustine :

« Depuis deux semaines madame Revel est ici, comment ne l'avez-vous pas encore vue ? »

— Louise à Ems ! comment a-t-elle pu ?

— Ceci est un secret ; elle s'attache à moi parce qu'elle ne connaît personne. Ses prétentions à l'élégance lui donnent un petit cachet de ridicule auquel son mari en ajoute un autre.

— Son mari, cet employé consciencieux...

— Il a pris un congé pour cause de bronchite...

Leur bourse est légère ; le ménage habite le village chez de petits épiciers qui leur confectionnent une cuisine allemande, pour ajouter à l'ordinaire insuffisant de la famille Zinthmartz. M. Revel passe ses journées sur la Lahn dans un bateau, occupé à prendre des goujons ou des ablettes. Ne croyez pas, malgré l'économie à laquelle Louise se trouve obligée, que son éloignement d'Ems soit volontaire. Ses pérégrinations, ses déménagements et ses installations sont légendaires. Quand le mari a fini sa pêche, il la prépare, allume un fourneau sur le palier de l'étage qu'il habite et confectionne sa friture. L'odeur du beurre roux incommode les autres locataires ; ils sortent, se plaignent ; le propriétaire signifie aux époux Revel qu'ils aient à quitter leur chambre. Ils cèdent et retombent ailleurs dans le même péché. Madame Louise a tenté de corriger son mari, mais celui-ci tient à son innocente manie.

« Tu te promènes, tu t'habilles, tu risques même des florins sur le tapis vert ; moi, je pêche ; que ferais-je sans cela ? »

« Louise objecte vainement que cette manie est insupportable, que Balsac et Paul de Kock l'ont ridiculisée ; elle ne gague pas de terrain, et l'on connaît ici ce couple bizarre sous le nom du « ménage à la friture. » Voyez-vous là-bas, dans un bateau, cet homme coiffé d'un panama ? C'est M. Revel ; son panier débordé de poissons ; ce soir, il y aura comédie dans la maison Zinthmartz... Louise se montre peu sur les promenades à l'heure du concert ; ces promenades qu'à Paris elle trouvait charmantes, lui paraissent ici bien mesquines... Faut-il lui parler de vous ?... Je pars la semaine prochaine... Quand regagnez-vous les Haussos ? »

— Moi ? demanda madame Courcy, comme si jamais l'idée de quitter Ems lui était venue.

— Oh ! vous êtes heureuse, Augustine ; votre mari vous permet de puiser à deux mains dans sa caisse ; moi, j'ai vidé celle de Gustave ; il faut qu'il reprenne vite son travail pour que nous retrouvions un peu d'aisance. Quelle vie que la mienne ! Quelle lutte je subis ! Cet homme qui m'adore est souvent pris avec moi de soudaines colères ; il me fait des scènes terribles, sous prétexte que je le force à produire au lieu de le laisser mûrir et perfectionner ses œuvres...

— Sa réputation y gagnerait.

— Elle est bien assez établie ! Est-ce que je vais à la gloire, moi ! Je l'estime pour ce qu'elle s'escompte. Le temps est passé où l'on épousait un artiste pour prendre la moitié de sa noble misère. Aujourd'hui, tel peintre vaut tant par an ; l'atelier d'un sculpteur est coté à mille francs près. Ne raisonnez-vous pas M. Courcy à doubler le chiffre de ses affaires ?

— Quelle différence ! s'écria Augustine ; mon mari est industriel ; s'il rend des services, ce sont des services obscurs dont le reflet n'arrive pas jusqu'à sa femme... Vous êtes, vous, la compagne d'un grand artiste ; votre mari inspire la curiosité et la sympathie ; le mien est absurde. Madame Courcy ! que fait son mari ? demande-t-on. — Il possède des fabriques de tissage... Je suis classée ! L'amour même de mon mari est bourgeois, il ne ressemble ni à celui du comte Labanof pour sa femme, amour élégant, railleur parfois, mêlé de galanterie et de grâce, et surtout débarrassé de tout soupçon ; pas plus que cet amour ne ressemble à celui de Gustave pour vous, Néra. Dans chaque toile, votre visage rayonne et votre mari vous divinise à toute heure.

— Cela est vrai, dit Néra ; que conclusions de tout ceci, cependant ? La blonde Labanof reste parfaitement indifférente à la tendresse de son mari ; le réalisme tue chez moi l'enthousiasme. Nous sommes deux femmes enivrées, et dès que nous en venons aux confidences, nous nous avouons que nous nous trouvons malheureuses. Parmi vos amies, en est-il une seule qui se trouve satisfaite de son sort ?

— Oui, répondit Augustine, c'est Lory, notre compagne de pensionnat ; elle a épousé un homme aussi peu riche qu'elle-même ; ils vivent à la campagne, cultivent leurs champs, élèvent deux enfants, s'aiment sans trouble et sans satiété.

— Ne nions pas les exceptions, dit Néra, elles confirment la règle. Je vous quitte pour m'habiller, adieu...

— Adieu ! » répéta distraitemment Augustine. La jeune femme s'accorda sur la balustrade et regarda les cygnes glissant sur la Lahn, et les collines dans les ombres desquelles se perdait son regard.

Elle songeait aux Haussos.

Elle comprenait la nécessité de quitter Ems. Elle n'osait prolonger son absence et faire à son mari un nouvel appel de fonds.

Mais que de choses intimes resteraient ensevelies dans l'allée des tilleuls, sous les bois, au milieu des ruines pittoresques et sauvages ; que de souvenirs la troubleraient dans la solitude des Haussos ; qui lui répondait qu'au fond du cœur elle ne regretterait pas les jours où le prince Orlov la suivait comme son ombre ? L'aimait-elle donc ? Avait-elle laissé surprendre son âme ? Quel malheur et quelle folie ! Le prince retournait en Russie ; jamais peut-être elle ne le reverrait... Retrouverait-elle souvent ce regard fier et dur qui s'adoucisait parfois jusqu'à la tendresse ?

Augustine se révoltait à cette idée ; mais plus elle se gourmait pour la secrète préférence qu'elle lui accordait, plus l'obsession de son cœur lui causait d'alarmes.

RAOUL DE NAVERY.

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

Saint François d'Assise.—Le miracle des roses

Au centre d'un modeste hameau d'Assise s'élève un vaste édifice aux nobles proportions, construit par Vignole dans le style du xvie siècle. C'est Sainte-Marie des Anges, dont le premier aspect déconcerte un peu le pèlerin, tout plein des émotions d'Assise et qui s'attend à trouver en ce lieu aimé par saint François, plus que tout autre sur terre, des vestiges nombreux de cette vie d'extases et de miracles. La lumière entre à flots par les larges baies de l'église, dont les murs blancs, décorés seulement par quelques tableaux de l'école bolonaise, et des arcs romains, nous transportent dans un monde bien différent du moyen âge. Mais regardez sous cette magnifique coupole qui s'élève jusqu'aux cieux, cette pauvre construction en pierres à peine dégrossies, sans sculptures, sans ornements, portant seulement sur sa façade une remarquable peinture d'Overbeck, l'heureux imitateur des artistes ombriens. C'est la chapelle de la Portioncule, telle que la visita si souvent le grand saint François, et où il reçut les stigmates. Ce contraste émeut l'âme ; la vue de ce modeste oratoire enfoncé dans un si vaste vaisseau vous ramène dans le passé. C'est là que la mère de François venait souvent prier, lorsqu'elle portait dans son sein l'enfant qui devait raviver chez ses contemporains l'esprit du christianisme. C'est là que sa naissance lui fut annoncée par un songe mystérieux. C'est là enfin que François, converti, pria et pleura, et qu'il eut un jour cette vision merveilleuse, dans laquelle apparurent Jésus et sa Mère, entourés d'une multitude d'anges. On sait qu'à la suite de cette vision, le Pape, d'après la parole du Christ, accorda la célèbre indulgence de la Portioncule, qui attira jusqu'à deux cent mille pèlerins dans cette chapelle. Aujourd'hui encore, quand la grande cloche de la *Prédication*, mise en branle dans l'église du *Sacro-Convento*, le 1er août au soir, fait retentir les échos de la vallée, des multitudes de fidèles accourent de tous les points de l'Italie, se pressent aux alentours de Sainte-Marie des Anges, et le lendemain matin, dès que l'église est ouverte, ils s'y précipitent avec un ardent enthousiasme.

Derrière la Portioncule, on montre une étroite et sombre cellule qui fut habitée par saint François, et où il rendit le dernier soupir. Sur le point d'expirer, il chanta la douceur de la mort, qu'il appelait sa sœur et dont il célébrait la beauté terrible. On ajoute qu'il demanda pardon à son vieux compagnon de route, à son corps, qu'il avait regardé comme une bête de somme et traité avec une extrême rigueur.